



# À terre extrême, œuvre hors norme : l'Arctique de Jean Malaurie

Jean Cuisenier

DANS **ETHNOLOGIE FRANÇAISE** 2003/3 (VOL. 33), PAGES 513 À 520  
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0046-2616

ISBN 9782130534013

DOI 10.3917/ethn.033.0513

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2003-3-page-513.htm>



**CAIRN.INFO**  
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## À terre extrême, œuvre hors norme : l'Arctique de Jean Malaurie

Jean Cuisenier

Centre d'Ethnologie française, CNRS

---

---

À propos des ouvrages de :

Jean Malaurie

*Hummocks*, I. *Relief de mémoire, Nord Groenland, Arctique central canadien*, Librairie Plon, coll. « Terre Humaine », 560 pages, 148 ill. in texte, 41 cartes, 79 ill. hors-texte, Paris, 1999. II. *Relief de mémoire, Alaska, Tchoukotka sibérienne*, Librairie Plon, coll. « Terre Humaine », 703 pages, 160 ill. in texte, 98 ill. hors-texte, 72 cartes, Paris, 1999.

*Ultima Thulé, De la découverte à l'invasion*, Éd. du Chêne, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, 399 pages, gr. in quarto, ill., Paris, 2000.

---

Quarante-cinq ans après la publication des *Derniers rois de Thulé*<sup>1</sup>, voici que leur auteur produit une double somme sur les populations et les cultures de l'extrême Nord. L'ampleur du texte, ici, le dispute à la qualité et à la richesse de l'illustration. Du graphisme et de la photographie, que dire, sinon que l'auteur y porte, depuis ses premières études sur le terrain, le même soin constant, la même scrupuleuse attention. Des dizaines de dessins de sa main, pris sur le vif, tirés de ses carnets de terrain. Des dizaines encore de dessins de la main des chasseurs et pêcheurs polaires auprès de qui il a vécu. Des centaines de cartes et de documents reproduits, de journaux de bord, de rapports d'expédition antérieurs. Des centaines de photographies, dont plus de cent cinquante en couleurs, tirées de ses missions successives. Des pastels enfin, de Malaurie lui-même, qui, par cet art tout de nuances et d'insensibles transitions, recrée les ciels enneigés et les brumes, les contours indécis de côtes où l'on ne sait quand la terre disparaît ni jusqu'où la mer s'avance, si le jour cesse ou si la nuit prend fin. L'amateur trouvera là son plaisir en parcourant l'album en grand format, l'historien pourra puiser dans les *Hummocks* une documentation de première main, l'ethnologue y relèvera textes d'entretien, contes et récits, descriptions d'outils et de techniques, évocations de pratiques et de rituels sans nombre. Et l'ami des voyages se passionnera à l'histoire des expéditions de découverte lancées dans l'exploration du Grand Nord<sup>2</sup>.

Histoire fort ancienne, l'introduction de cette *Ultima Thulé* le rappelle. Ancienne pour les Grecs du V<sup>e</sup> siècle

av. J.-C., déjà, qui rapportent de vieux mythes relatifs aux Hyperboréens, ces peuples qui vivraient dans les contrées lointaines d'où souffle Borée, le vent du nord ; pour les brahmanes de l'Inde, qui placent au-delà des montagnes septentrionales la demeure des dieux ; pour les Hébreux de la Bible, qui localisent au nord le *zophane*, les lieux du caché et du sacré. Or, note Malaurie, c'est une tradition biblique bien vivante qui inspire les premiers explorateurs britanniques, nord-américains et danois du XIX<sup>e</sup> siècle : « *Les chapelains lisent à bord des chapitres de la Bible, et les psaumes sont chantés en chœur, marins et officiers réunis* » [9]. Ce n'est pas un hasard, donc, si, de 1818 à 2000, l'exploration du Grand Nord remue tant l'imaginaire des explorateurs, si elle mobilise tant de passions chez les chercheurs. Et si elle continue d'animer des expéditions aux étonnants résultats, comme cette découverte en 1977, par l'archéologue canadien Peter Schledermann, des objets usuels et des outils laissés par un drakkar groenlandais du XII<sup>e</sup> siècle hivernant sur le continent américain en terre d'Ellesmere : rabots, clous, pièces de tissu, jusqu'à une statuette de ces Vikings réalisée par des Inuit [19]. Le lecteur ira ainsi de surprise en surprise en suivant les explorations du capitaine John Ross (1777-1856) et sa rencontre avec des Inuit saisis de « *panique ontologique* » ; en tentant de comprendre comment l'expédition du capitaine John Franklin (1786-1847) s'est perdue corps et biens ; comment cinquante-deux expéditions de sauvetage sont allées vainement à la recherche de celui-ci et de ses équipages.



Ces lieux du Grand Nord sont aussi hantés par les rudes chasseurs de baleines anglais et hollandais, par les premières expéditions américaines de Elisha Kent Kane (1820–1857), d'Isaac Israël Hayes (1832–1881), de Charles-Francis Hall (1821–1871), qui toutes eurent leur lot d'incompréhensions et de drames. Ce fut Georges Strong Naves (1831–1915) qui conduisit la dernière tentative britannique du XIX<sup>e</sup> tendant à découvrir le pôle. Et Malaurie de relever la lourdeur de ces expéditions militaires, leur équipement inapproprié. Et d'analyser la raison de tant d'échecs successifs : traîneaux trop lourds tirés à bras d'hommes, mépris pour les techniques indigènes de chasse, de pêche et d'alimentation ; d'équipement, de vêtement et de transport. Avec Hans Hendrick (1834–1889), c'est le premier explorateur Inuk groenlandais qui intervient, un homme de Fiskenaasset engagé par l'expédition de Kane, puis par celle de Hall, celle de Nares, celle de Nordenskjöld qui vécut pendant des années entières la vie des Esquimaux polaires. Mais l'expédition américaine commandée par le lieutenant Greely (1844–1935) ne tire pas parti de l'expérience groenlandaise : remarquablement conçue et réalisée dans sa partie scientifique, elle paie de dix-neuf morts, dont seize de faim, sur vingt-neuf membres, le parti choisi par l'armée de ne jamais faire appel au concours des Inuit pour survivre dans des conditions extrêmes.

Avec Peary (1855–1920), la conquête du pôle Nord prend une autre dimension. Les relations entre explorateurs et Inuit changent. L'explorateur a compris qu'il ne suffit pas que l'expédition traverse le continent de glace, fût-ce avec le concours ponctuel des habitants. Il entend désormais partager la vie des indigènes toujours plus intimement, « loin des vanités de Boston et des sophistication de Washington » [175]. Officier de la Navy, Peary conduit huit expéditions de 1892 à 1909, en vivant à la manière locale et en adoptant la technique de transport des Esquimaux : le traîneau à chiens. Au retour de son dernier raid, il prétend avoir atteint le pôle, mais, faute de produire les preuves astronomiques nécessaires, il ne réussit pas à rendre son exploit incontesté. Un concurrent, le docteur Cook (1865–1940), soutient être parvenu au pôle avant lui. À la différence des lourdes expéditions de Peary auxquelles Cook avait pris part, ce dernier avait conçu son raid comme une opération de commando, légère et minutieusement préparée : traîneaux en bois souple, canot insubmersible en caoutchouc, vingt-six chiens. Deux jeunes Esquimaux soutiennent le docteur. Cook atteint le pôle le 21 avril 1908, seul, et réussit à revenir dans la tempête, mais, contraint d'hiverner, il doit manger ses chiens les uns après les autres. Il parvient enfin à regagner sa base de départ le 15 avril 1909. Il a dû abandonner son sextant, son chronomètre, ses documents, en sorte qu'il ne peut produire, comme preuve de son exploit, que son journal de route. Entre les deux prétendants à la conquête du pôle, la controverse n'a jamais pu être tranchée de manière définitive. Mais d'incalculables observations sur

le peuple inuit et sa culture ont été consignées, plus précieuses, en définitive, que les observations astronomiques au vu desquelles Peary ou Cook ont voulu établir leur présence au pôle géographique de la terre.

L'ère des expéditions ethnologiques commence avec Mylius-Eriksen (1872–1907). Pour la première fois, l'on part étudier les Esquimaux, et rien d'autre. Cinq jeunes Danois composent la mission : un journaliste, un peintre, un médecin, un Sud-Groenlandais et un Dano-Groenlandais. Tous partagent la vie des Esquimaux dans l'igloo, lors des chasses et des pêches. Ils notent que la culture inuit subit déjà les effets des changements apportés par les explorateurs qui les ont précédés, quels qu'aient été les soins que certains aient appliqués au respect des coutumes. Knut Rasmussen (1879–1933) est l'un d'eux. Par lui, assure Malaurie, l'ethnologie vient au pouvoir : « En donnant, en 1910, au petit village d'Ummannaq de la baie de l'Étoile-Polaire, le nom fabuleux de Thulé, Knud Rasmussen, par sa vision fulgurante, va doter les Esquimaux polaires d'un destin légendaire, qui les obligera à dépasser et à devenir la figure de proue de tous les peuples inuit, de la Tchoukotka sibérienne, leur berceau, à la côte orientale du Groenland » [255]. Rasmussen acquiert une connaissance approfondie de la langue esquimaude, recueille mythes, contes et légendes, et conduit sept expéditions (1912–1933) où, pour la première fois, les Esquimaux ne sont plus des auxiliaires, mais des partenaires appelés à connaître les profondeurs de leur propre territoire.

Dès lors, les investigations prennent un caractère pluridisciplinaire. L'évangélisation luthérienne s'accroît. Archéologues et géologues interviennent. Après les compagnonnages avec des femmes inuit, des mariages sont célébrés. Les premières, puis les deuxièmes générations d'Inuit fils d'explorateurs exercent une médiation de plus en plus approfondie entre scientifiques et habitants. Au jeune Malaurie venu comme géographe avec les Expéditions polaires de Paul-Émile Victor, les Inuit veulent tout naturellement donner une femme légitime. Celui-ci s'y refuse. Il dénonce le comportement colonialiste de trop d'ethnologues enclins à profiter du compagnonnage d'une femme indigène sans souci de l'avenir des enfants promis à l'orphelinat. Car de deux choses l'une : au retour de mission de l'ethnologue son géniteur, l'enfant restera sans père s'il demeure avec sa mère et les parents de celle-ci ; si le père l'emmène avec lui, l'enfant se retrouvera seul et sans autre parent ; il courra les plus grands risques de dépérissement ; peut-être même lui adviendra-t-il, comme il est arrivé à certains, de contempler, dans un musée d'histoire naturelle, les squelettes exhibés de ses grands-parents morts, transplantés au loin à des fins de démonstration ! [186]. C'est dans l'amitié des chasseurs de phoques que Jean Malaurie trouve les soutiens indispensables. Avec eux, il vit la vie des Inuit, tout en conduisant les investigations de géomorphologie objet de ses missions. De cette culture demeurée paléolithique jusqu'au

début du XIX<sup>e</sup> siècle, Malaurie tire un portrait célèbre dans *Les derniers rois de Thulé* (1955). Cette petite société, de vingt-cinq à quarante familles seulement (302 hommes et femmes en 1950), forme un isolat géographique dont il trouve les raisons pour lesquelles il a réussi à se perpétuer à travers les siècles : une planification rigoureuse des mariages, un protectorat vigilant de la part du Danemark.

L'histoire de la découverte des rois de Thulé serait une belle page de l'aventure humaine si elle ne risquait de s'achever en catastrophe. En un dramatique face-à-face avec les Inuit, dix mille soldats américains débarquent à Thulé, en pleine guerre de Corée, pour y installer une base aérienne secrète (15 juin 1951), s'arrogant avec la complicité du Danemark un cinquième du territoire traditionnel des Esquimaux. Tout s'enchaîne alors inexorablement. L'argent circule, l'alcool et les cigarettes aussi. L'environnement est pollué, la chasse régresse. Les suicides se multiplient, dans la passivité des autorités danoises censées « protéger » leurs citoyens inuit et leur sol. Cent cinquante Inuit sont contraints d'émigrer en traîneaux vers le nord, littéralement déportés, comme le reconnaîtra plus tard leur Premier ministre [386]. Mais ce n'est pas tout. Le pire est encore à venir. Le 21 janvier 1968, un bombardier B 52 G, en mission secrète, est victime d'un incendie à bord. Il s'écrase à une dizaine de kilomètres de la base dans un gigantesque incendie. C'est la catastrophe atomique : trois des quatre bombes thermonucléaires composant son armement s'embrasent. Quant à la quatrième, nul ne sait ce qu'elle est devenue. Tout donne à penser qu'elle gît au fond de la mer, grosse de menaces incontrôlées. L'environnement est contaminé sur des centaines de kilomètres carrés. Une grande partie des Inuit associés au sauvetage, puis aux travaux de décontamination, portent les séquelles de leur intervention. Un drame social s'ensuit. Cependant, les autorités inuit réagissent, avec l'aide du Danemark. Trop tardivement, trop faiblement, car en l'an 2000, la base est toujours là, même si ses missions militaires changent en raison de l'évolution des techniques. Et voici maintenant qu'avec le réchauffement du climat, la fonte des glaces s'accélère. Après le désastre nucléaire, les Inuit sont confrontés à un nouveau défi, écologique celui-là : comment se réadapter à un environnement en changement si rapide ? Et comment maintenir encore l'unité de leur petite société contre les forces de déconstruction que propagent la base américaine et le marché danois, instruments complémentaires de la mondialisation ?

De la lecture d'*Ultima Thulé*, une conclusion se dégage, impérative et claire : seule une exceptionnelle connaissance de l'écosystème polaire a permis aux Esquimaux de vivre, depuis des millénaires, dans des conditions climatiques extrêmes. Hommes de science et spécialistes de toutes disciplines le savent. La fascinante histoire de la conquête du pôle jointe à la découverte des Esquimaux de Thulé en convaincra un plus large

public maintenant. Quant aux politiques de nos pays européens, ils seraient bien avisés de tirer les leçons de cette double aventure. « Car la terre est vivante ; elle peut se venger et elle se vengera ; des signes prémonitoires nous ont déjà été donnés. Elle n'apprécie guère les ignorants, les insolents, les sophistes et les fous » [392].

Comment ne pas faire sienne une telle apostrophe aux pouvoirs ?

Avec *Hummocks*, c'est une œuvre différente qui s'offre à la lecture. Certes, on y retrouve en abondance les dessins de la main de l'auteur, les photographies qu'il a prises sur le terrain, les cartes géographiques illustrant ses expéditions. Mais ici le texte prime, la réflexion guide, la pensée se déploie sans les contraintes de la narration dans l'ordre des événements. C'est un torrent, que dis-je ? un fleuve en furie, au flot duquel il faut se laisser emporter pour avoir chance de reprendre pied, mille deux cent cinquante pages plus loin, la tête étourdie et la pensée troublée.

Le titre est étrange, et propre à intriguer. Les *hummocks* sont ces amas de glaces déchiquetées qui se forment sur la banquise et paraissent émerger des profondeurs de la mer. Hautes de plusieurs mètres, ces masses peuvent s'étendre sur des dizaines de kilomètres de longueur, dressant ainsi de véritables barrières pour qui veut les franchir en traîneau à chiens. *Hummocks*, telle est aussi la mémoire de Malaurie, une mémoire faite de blocs distincts et pourtant alignés, qu'il va mobiliser au fil des pages de ces deux volumes. N'attendons donc point une narration continue, non plus qu'une organisation régulière de la matière. Ici tout se mêle et tout s'imbrique, souvenirs d'adolescence et grandes aventures dans le désert et dans l'Arctique, portraits de maîtres et rappels d'indéfectibles amitiés. Voici Emmanuel de Martonne et Alfred Wegener, une expédition au Groenland et une évocation du poème de Goethe *Es war ein König in Thule*, l'enfance à Mayence et l'apprentissage de la vie au froid, la conquête du pôle géomagnétique, mai 1968 à Paris et le chamanisme des Inughuit. Mais de proche en proche, tout le Grand Nord va se trouver évoqué, et la pensée de tous ceux, ou presque, qui travaillèrent sur l'Arctique va se trouver évaluée.

La matière du propos est distribuée en deux tomes groupant quatre livres. Sur le premier livre, consacré aux Esquimaux du Groenland, je ne reviendrai pas, car le contenu en est mieux connu des lecteurs français. Le deuxième a pour objet l'Arctique central canadien. En ces lieux, la boussole est de peu d'utilité en expédition : le pôle géomagnétique est trop proche. En traîneau à chiens, on avance à l'estime, d'après les positions du soleil et de la lune. Avec quelques compagnons esquimaux, Malaurie fait expédition après expédition dans le bassin de Foxe (baie d'Hudson), de 1960 à 1965. Il y est au contact des autorités canadiennes. Il évalue sur le terrain, chaque jour ou presque, les effets de la politique des « réserves ». Le mode de vie traditionnel se dégrade inéluctablement, sous prétexte de développement. « Ils s'assimileront, pense le bureaucrate ; leur histoire se confondra

enfin avec celle du Canada tout entier : la nation sera homogénéisée de l'Atlantique au Pacifique, de l'Arctique aux grandes plaines américaines » [250]. Mais de fait, le pouvoir politique a délégué son exercice à la Compagnie commerciale de la baie d'Hudson. Et rares sont les hommes politiques et les intellectuels en situation de réagir en pleine connaissance de cause. Le bilan est sévère. Au plus haut niveau, les bonnes volontés ne manquent pas. Mais *wait and see*, on attend pour voir. Et c'est ainsi que les désastres surviennent, par « humanisme mou » [255]. Les recommandations et les rapports des ethnologues canadiens restent lettre morte. Les fonctionnaires fédéraux hésitent. Une impulsion nouvelle cependant est donnée au cours des choses. Elle vient du Québec, qui affirme son autorité sur ses territoires du Nord. Les événements s'accélèrent. Le 23 mai 1993, le Premier ministre du Canada signe, avec les Inuit, un accord en vue de la création du territoire du Nunavut (Nord-Est canadien), de deux millions de kilomètres carrés (quatre fois le territoire de la France) peuplé à 80 % d'Inuit (25 000) en 1999 [268]. Un avenir se dessine. Mais un mal est fait, terrible. Dans la grande mutation technologique et sociale en cours, les Inuit sont vaincus. Ils sont vassalisés. Déjà, « le monde des ingénieurs, des *apparatchiks*, y a établi son empire orwellien » [456]. Et l'ethnologue de s'interroger, au contact avec les dernières communautés de chasseurs de phoques protégées par la police montée canadienne en baie d'Hudson : « Comment ne pas saisir que le premier regard de ces enfants inuit et de leurs parents, en me voyant, soit de doute avant d'être, s'ils savaient, celui de l'épouvante » [ibid.]. Voilà qui n'est pas dit à demi-mot !

Le deuxième tome de *Hummocks* s'ouvre par le livre III, consacré à l'Alaska. Jean Malaurie ne pouvait pas ne pas s'intéresser aux cultures des peuples installés sur les rives du détroit de Béring, grande voie de passage, depuis des millénaires, entre le continent eurasiatique et le continent américain. Logiquement, le livre IV, de beaucoup le plus ample (348 pages), sera consacré aux peuples installés sur la rive opposée du détroit, la Tchoukotka sibérienne.

Dans ces parages, baleiniers et chercheurs d'or ont précédé les missionnaires. Des peuples chasseurs de morse, de phoques et de baleines les avaient eux-mêmes devancés. Entraînés aux raids d'un côté et de l'autre du détroit, ces hommes étaient pratiquement en état de guerre de façon permanente, trois ou quatre générations avant celles des adultes d'aujourd'hui. « L'avenir dira quelle humanité refoulée s'est construite à l'ombre des temples et des églises. Des hymnes et des supplications rappellent chaque dimanche à ces Yupiit convaincus de subir la honte du péché originel que le royaume des To'kok (morts) auprès du dieu Aqaiyu est réservé aux justes, aux humbles et interdit aux pêcheurs et aux orgueilleux » [32]. Mais le chamanisme n'a pas disparu. Il connaît un certain regain même, et la fête des morts est célébrée avec solennité. De véritables archipels linguistiques subsistent, qui attestent que

pendant les quatre derniers millénaires, les peuples yuit, inupiat et inuit ont migré sur douze mille kilomètres. Quelle autonomie ces peuples peuvent-ils reconquérir ? Quelle place les institutions américaines et canadiennes leur ménagent-elles ? Quels enseignements les dirigeants indigènes peuvent-ils tirer de leurs expériences respectives ? Autant de questions évoquées au premier congrès international pan-inuit de Rouen (1969), ici rappelé. Mais le bilan de la situation des populations indigènes dressé en 1995 par les autorités américaines elles-mêmes est désastreux : de 1964 à 1989, le taux de suicide a augmenté de 500 %, et 50 % de ces suicides sont le fait de personnes âgées de 15 à 24 ans [167]. Retourné sur le terrain en 1997, à Nome, Malaurie ne peut que constater la dégradation : « Les chasses, les cérémonies, le chamanisme donnaient une dimension verticale cosmique à leur existence. Pour beaucoup, ce grand passé ne relève plus que du musée. Les Églises et l'école ont frappé d'opprobre le chamanisme et le rituel des morts. Laïcisés, sédentarisés, assistés (au plus mauvais sens du verbe), certains de ces hommes et de ces femmes, dans ces villes-frontières, se jugent dégradés ; beaucoup boivent jusqu'à plus soif, se droguent tout en se battant entre eux comme des loups en détresse. La prison est un havre où l'on mange et où l'on se réchauffe » [172]. Ailleurs, dans le sud-ouest de l'Alaska, un certain réveil culturel revitalise la langue et les coutumes. Les manifestations chamaniques sont suivies avec allégresse, en alternance avec les cérémonies dominicales chrétiennes : autant de signes précurseurs, on veut l'espérer, d'une reconstruction possible.

Dès les années 1957-1959, Jean Malaurie est incité, par Fernand Braudel, à nouer des rapports avec les Soviétiques pour l'étude des peuples arctiques. Le livre IV de *Hummocks* commence par narrer les longues et pénibles tractations entre les bureaucraties de la France et de l'Union soviétique pour aménager ces relations. Il ne lui fallut pas moins de trente ans d'invitations dans les deux sens, de séminaires et de colloques, avant de recevoir l'autorisation de se rendre sur le terrain en Tchoukotka. Voilà qui étonne aujourd'hui, mais n'est pas surprenant dans les conditions de l'époque. Envoyé moi-même en mission par le CNRS, avec quatre collègues, pour nouer des rapports avec l'Académie des sciences de l'Union soviétique, pour la sociologie et l'ethnologie, en 1971, nous avons connu les mêmes tribulations, avant de parvenir enfin, de rencontre en rencontre, année après année, à mener dans nos pays respectifs des recherches coordonnées et comparatives, sans réussir cependant à faire par nous-mêmes un travail de terrain en Union soviétique<sup>3</sup>. Qu'un sociologue ou un ethnologue étranger prenne la société soviétique comme objet d'investigation empirique était alors impensable.

En août 1990, donc, Jean Malaurie réussit à partir en expédition en Tchoukotka, sur les rives eurasiatiques du détroit de Béring, un territoire interdit aux Occidentaux depuis la révolution d'Octobre. *Hummocks* publie de larges extraits du journal privé qu'il tient alors (livre II,

chap. 3). On y trouve non seulement le portrait de l'*homo sovieticus*, mais aussi d'innombrables observations personnelles sur la russification, la propagation du communisme, les méfaits de l'élevage intensif du vison, la déconstruction de la société ancienne par l'installation des kolkhozes. L'ethnologue retiendra de cette masse de données et de réflexions le jugement nuancé que l'auteur porte sur les spectacles folkloriques que le programme officiel de l'expédition imposait à ses membres : des danses déritualisées évoquant des mythes auxquels plus personne ne croyait, par des acteurs dont la moitié était d'origine russe et ignorait la langue. « *Que signifie ce spectacle coupé de son inspiration ?* questionne Malaurie. *Fausse reconnaissance ? Alibi pour les gouvernements de tutelle ? Nous sont présentés les squelettes d'une culture en survie, que l'on s'efforce de maintenir à force d'acharnement thérapeutique* » [372]. Le chant et la danse ne seraient-ils point, malgré tout, les vecteurs d'une renaissance politique et culturelle possible, comme en Alaska ? Malaurie en doute : « *Le folklore, en ce pays agressivement athée, fixe d'un trait de deuil la fin des manifestations chamaniques d'ordre rituel, en les laïcisant... Voilà ce que Moscou a réussi. Le chaman, commissaire politique, chargé d'en finir avec des "superstitions" d'un autre âge. Les pensées préhistoriques : on les tolère dans les livres ethnographiques ou sur les tréteaux d'un théâtre. Mais le Parti sait très bien ce qu'il poursuit dans son action de propagande antireligieuse : lobotomiser en douceur l'esprit des chasseurs dans leurs croyances "archaïsantes", arriérées, parce que d'ordre chamannique, l'ouvrir largement à l'avenir, à la science libératrice, aube d'un monde nouveau. Ce spectacle folklorique n'est pas innocent* » [373].

Combien de fois n'ai-je pas assisté moi-même à de pareils spectacles, en Russie soviétique et dans les pays d'Europe de l'Est, pour en discuter ensuite, références visuelles à l'esprit, avec les mêmes ethnographes de l'Académie des sciences de Moscou et Leningrad que fréquente Malaurie, avec Bromley, leur directeur, Ariatunyan, mon partenaire de l'époque (1971-1984), Arutiunov, le partenaire de Malaurie, mais aussi avec des savants tenus à l'écart de la vie académique, comme le grand Meletinsky<sup>4</sup>. À ceux-là, je faisais valoir que la transposition de scènes rituelles au théâtre avait pour effet, sinon pour fin, de vider de sens ces conduites et ces chants, à l'enregistrement et au déchiffrement desquels ils consacraient leur vie, eux, universitaires de bonne volonté, pris dans une politique culturelle d'ensemble qui en faisait des instruments. À quoi ils me répliquaient, non sans quelque raison, qu'en transportant des rites et des chants à l'opéra, comme Borodine, le musicien les transfigurait, qu'il les faisait revivre autrement, et qu'après tout, il en dégagait un sens actuel en les réinsérant dans un nouveau système de signifiants. Sur ce, je leur rétorquais qu'entre ces chefs-d'œuvre de la haute culture auxquels ils aimaient se référer, d'une part, et les plates performances des troupes folkloriques censées perpétuer les « traditions populaires », d'autre part, la différence n'était pas de degré, mais

de nature, en raison du rapport que l'œuvre chorale entretient dans les deux cas avec son public. Car dans le premier cas, l'opéra, le spectacle est destiné à des amateurs instruits à qui un auteur donne à voir et à entendre une composition de son cru, sans rapport avec les pratiques sociales de son public, tandis que dans le second cas, la danse folklorique, la représentation ne consiste en rien d'autre qu'à mimer, sans enjeu, hors contexte et hors calendrier, des cérémonies propres à une communauté qui en a été dépossédée, et dont les anciens gardent la connaissance vivante. Transposer, dans ces conditions, c'est d'abord profaner. Plus radical sur ce point que Jean Malaurie, je ne crédite pas les régimes communistes d'avoir laissé les manifestations folkloriques jouer la fonction de « *creuset d'une histoire en gésine* » [372] : j'ai suivi de trop près, au fil des années, la manière dont un Ceausescu a méthodiquement dévitalisé la culture traditionnelle de la Roumanie<sup>5</sup>.

Mais si, dans son parcours obligé vers les confins de la Tchoukotka, Malaurie a dû endurer ces tristes spectacles, c'était pour mieux atteindre les objectifs de sa mission et accéder enfin aux lieux qu'il voulait observer. Embarquée sur un navire hydrographique de la marine, l'expédition franco-soviétique qu'il dirige prend la mer. Elle s'éloigne des toundras de Kolyma où des millions de déportés ont trouvé la mort à l'époque stalinienne et se dirige vers le cap Dejnev, ce Finistère de l'Asie sur le détroit de Béring, face à l'Alaska. Elle le double pour entrer dans la mer des Tchoutches et débarquer à Ouelen. Là vivent une trentaine de familles esquimaudes et une cinquantaine de Russes, dont beaucoup du KGB. Mais elle a fait escale, sur son trajet, aux îles Yttygran et Arakamchechen. Là se trouvait l'un des objectifs majeurs de la mission : « *le Delphes de l'Arctique béringien* » [402], le site chamannique le plus vaste au monde, le plus extraordinaire. Qu'on en juge plutôt.

Au pied de deux sommets de 150 et de 230 mètres respectivement, sur le rivage d'Yttygran face au détroit par où passent les baleines lors de leur migration annuelle, une allée de 47 crânes de baleines d'une tonne et demie chacun, prolongée sur l'île voisine, Arakamchechen, d'une « *chaîne de 11 colonnes (en mâchoires de baleine) hautes de 5 mètres chacune, distantes les unes des autres de 3 à 5 km, de telle sorte qu'à partir de chaque colonne, on puisse apercevoir la suivante et la précédente* » [405]. Découverte en 1976, cette allée est orientée est-ouest, du levant au couchant du soleil. En son centre géométrique, se trouve un demi-cercle de 5 mètres de diamètre entouré de pierres. Là, des fouilles ont révélé la présence d'un ancien foyer plein d'os calcinés de baleines et de morses. À proximité, sur les côtés, les restes d'une petite habitation en pierre. Plus loin, deux cercles en pierre. Sur les hauteurs de la colline, un autre cercle de pierre, « point d'observation » selon la coutume esquimaude. Minutieusement décrit par Arutiunov et ses collègues, mais sommairement fouillé faute de temps, le site est connu des Esquimaux et des Tchoutches de la région,

mais abandonné depuis l'ère stalinienne. Les savants soviétiques y ont relevé des tombes et des fosses à viande. Mais faute d'observations anciennes qu'aurait pu recueillir les expéditions lancées par les tsars du XIX<sup>e</sup> siècle, les rites célébrés en ce lieu restent inconnus. Et les Esquimaux d'aujourd'hui en ont perdu le souvenir. Décervelés par soixante-quinze ans de propagande communiste et de lutte contre le chamanisme, leurs anciens savent qu'il y a là un lieu sacré associé à la chasse saisonnière aux animaux marins, mais sans plus.

Les *Instructions nautiques* anglaises mentionnent le site comme particulièrement bien abrité de tous les vents par les îles avoisinantes, mais exposé à l'accumulation des glaces jusqu'à une date tardive, ce qui a pour effet de bloquer le passage des baleines : il faut attendre le mois d'août pour chasser ces animaux, lors de leur migration de retour en provenance du nord. Quels rapports les rituels célébrés au long de cette allée avaient-ils avec le mouvement des baleines, la prévision du temps, le calcul des jours et des saisons, l'interrogation du ciel et des étoiles ? On l'ignore. Pour Arutiunov et ses collègues, les architectes de l'allée des Baleines seraient une confrérie d'hommes initiés qui auraient pratiqué, au XIV<sup>e</sup> siècle, des rites chamaniques destinés à faciliter la venue d'Aghwook, la baleine franche (18 à 20 mètres de longueur, 80 tonnes de poids). Il fallait une centaine d'hommes en canots de peau pour venir à bout de ces monstres, puis hisser leurs corps sur le rivage. Tout indique cependant, d'après Malaurie, que les facteurs « géo-poétiques » [417] l'emportent sur les facteurs technologiques dans le choix du site et dans la composition architecturale des lieux. Et tout suggère que le dispositif d'ensemble servait aux chamans à transmettre à leurs disciples le corpus de connaissances et les codes d'interprétation par lesquels cette société parvenait à trouver sa place dans l'environnement extrême où elle était installée.

Et en effet, ces lieux doivent avoir une bien grande puissance de suggestion pour que le sommet d'une des deux îles, Arakamchechen, porté sur les cartes russes un nom mystique : mont Athos. Athos : l'*Aghion Oros*, la montagne sainte de Chalcidique (Grèce), cette terre que les ermites orthodoxes ont choisie, depuis un millénaire, pour y édifier le plus grand complexe monastique de la chrétienté. C'est vers ce sommet que l'allée des Baleines dirige le regard, et avec le regard, les pensées. Promontoire avancé de l'Eurasie en direction de l'Amérique, ce mont a été baptisé de ce nom par le capitaine Fedor Lütke, le marin envoyé par le tsar de la Sainte Russie, en 1828, explorer les confins nord-asiatiques de son empire. Sans doute ce savant officier entendait-il signifier que les chrétiens orthodoxes montent la garde aux extrémités arctiques du monde à la manière dont les moines de l'Athos tiennent les limites orientales de la Grèce face aux immensités asiatiques d'outre la mer Égée<sup>6</sup>. Mais ce faisant, interroge Malaurie, le navigateur russe n'avait-il pas voulu consacrer un lieu dont la

majesté s'impose universellement à la sensibilité, comme cette péninsule célèbre de Chalcidique<sup>7</sup> ? Et le plus extraordinaire, c'est que cet officier instruit reproduisit, sans le savoir, la même démarche que celle des chasseurs esquimaux qui l'avaient précédé, depuis des siècles [403] : il n'avait pas repéré l'allée des Baleines ! Il n'avait pas compris que les Esquimaux avaient fait du site, déjà, un immense sanctuaire à ciel ouvert qui soit aussi un observatoire, un temple, à nul autre pareil, conçu pour interpréter les signes que la nature prodigue à ceux qui savent les déchiffrer.

Qu'il faille rapprocher l'allée des Baleines des cercles de Stonehenge ou des alignements de Carnac, les préhistoriens en débattent. Que l'on puisse inférer, de cette composition architecturale et des vestiges qui l'entourent, des informations sur des pratiques chamaniques homosexuelles, comme le pense Malaurie, les spécialistes des cultures arctiques en discuteront. Mais le fait est là, patent, et qui donne à penser. À quel degré d'organisation sociale, alors, à quelle acuité de perception et de connaissance, de minuscules sociétés de chasseurs paléolithiques des temps récents ont-elles réussi à parvenir, pour pouvoir se doter de si puissants dispositifs techniques et symboliques ? Au spectacle de pareils accomplissements, comment ne pas admirer les ressources vitales que ces quelques centaines d'hommes et de femmes ont su mobiliser pour s'établir, se perpétuer et se développer dans ce monde arctique aux conditions extrêmes ? De rares cas analogues peuvent être cités ailleurs, il est vrai, en Méditerranée notamment : les temples mégalithiques de Ggantija à Gozo ou de Tarxien à Malte (3500-2500 av. J.-C.), par exemple, qui datent de mille ans avant les pyramides d'Égypte<sup>8</sup>. Mais les sociétés qui ont bâti ces instruments de connaissance et de culte ont disparu, ne laissant derrière elles que les bâtiments qu'elles ont édifiés et les vestiges de leurs activités dans le sol<sup>9</sup>. La continuité au contraire est certaine entre les bâtisseurs de l'allée des Baleines et les Esquimaux d'hier et d'aujourd'hui. Comment alors ne point se révolter, avec Jean Malaurie, au récit de la déréliction de ces peuples « premiers », dont trop d'héritiers sombrent dans l'alcool et le suicide, à moins que ce ne soit dans « la médiocrité aseptisée et désespérante d'une vie de retraités petits-bourgeois » [541] ? Beaucoup parmi les lecteurs de *Hummocks* souhaiteront « une possible résurgence des valeurs d'exception dont les sages hyperboréens sont porteurs » [*ibid.*]. Gageons qu'un certain nombre d'entre ces derniers militeront avec l'auteur pour soutenir l'émergence, au sein des peuples arctiques, d'hommes et de femmes capables de muer leur destin en avenir, dans les bouleversements prochains que nos sociétés aveugles vont inéluctablement vivre.

D'aucuns s'étonneront peut-être de la conclusion toute personnelle que Malaurie donne à son livre, sinon à son œuvre. Accident cardiaque, perte de conscience, coma, perceptions tactiles et impressions sonores, images tremblant au rythme des sensations du corps et des



rumeurs de l'inconscience quand la vie remet en mouvement les organes : c'est tout le bruissement de l'âme qui est alors évoqué. L'expérience est analogue, suggère le chercheur, à celle du chaman qui vibre de tout son corps pour capter les signes de la nature, dans le temps même où celui-ci mobilise les ressources de sa culture pour en interpréter le sens. Bien en deçà de la

perception instruite, notre appareil sensoriel opère. Déjà il déchiffre et reconnaît l'*Umwelt*, le monde qui l'entoure. Parce que nous sommes aussi de ce monde.

Cela, les peuples arctiques nous le donnent à saisir, eux dont les rêves et les mythes disent que pour être durablement au monde, il faut en ressentir les pulsations, comme, dans son cœur, chacun sent la vie battre, palpitante. ■

## I Notes

1. Jean Malaurie, *Les derniers rois de Thulé, avec les Esquimaux polaires face à leur destin*, Paris, Plon, coll. « Terre Humaine » (1<sup>re</sup> éd., 1955), 5<sup>e</sup> éd., 1989, 854 pages.
2. Il faudrait citer aussi toute une filmographie, de 1970 à 2002.
3. Jean Cuisenier, « Theoretical languages and decoding. The family and its culture : an investigation in seven East and West European countries », Manfred Biskup, Vassili Filias and Ivan Vitanyi (eds), Budapest, Akadémia Kiado, 1984 : [7-10].
4. Cf. Eleazar Meletinsky, « La poésie historique du folklore narratif », *Ethnologie française, Paroles russes*, 1996, n° 4 : [611-618].
5. Jean Cuisenier, *Mémoire des Carpathes. La Roumanie millénaire, un regard intérieur*, Paris, Plon, coll. « Terre Humaine », 2000 : [99-111].
6. Pour un navire des temps protohistoriques venant du golfe Pagasitique (aujourd'hui golfe de Volo), au nord de l'Euriepe, et se dirigeant vers la Colchide (Géorgie) sur la mer Noire, comme l'*Argo* de Jason, le mont Athos est, avec son sommet à 2 033 mètres, la dernière terre de la Grèce continentale en vue [cf. Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Paris, Les Belles-Lettres, 1976]. Sur cette route maritime,
- voir : [Jean Cuisenier, *Les navigations d'Ulysse*, Paris, Fayard, 2003, chap. 9].
7. Rien ne fait mieux comprendre visuellement le mont Athos que les autochromes d'Albert Kahn : [*Autochromes du Mont Athos 1903-1918*, catalogue accompagnant l'exposition d'Athènes, Athènes, Éd. Olkos, 1997].
8. David H. Trump, *Malta, Prehistory and Temples*, Malta, Midsea Books Ltd, 2002.
9. Robert Leighton, *Sicily before History. An Archeological Survey from the Palaeolithic to the Iron Age*, London, Duckworth, 1999 : [88, 93].